

FLEURANGE.

L

(Suite.)

Tandis que nos voyageurs achèvent les derniers pas de leur route, nous les précéderons à Pétersbourg, et nous transporterons pour quelques instants nos lecteurs dans des régions un peu différentes de celles où les ont conduits jusqu'ici les incidents de notre histoire.

La sentence des accusés avait été prononcée : et depuis quelques jours les noms des cinq condamnés à mort étaient connus et circulaient tout bas, tout bas, car le procès qui était l'objet des pensées de tous, était rarement celui des conversations du grand monde. A cette époque (différente en cela de la nôtre, où la liberté de tout dire a pénétré en Russie avant aucune autre), que ce fût prudence, servilité, ou peur léguée par le règne de l'empereur Paul, plutôt que par celui qui venait de s'achever, on s'interdisait, d'un commun accord, toute expression publique d'une opinion quelconque relative aux actes du gouvernement. La flatterie elle-même était prudente, afin de ne pas être accusée de soulever des discussions d'où pouvait naître le blâme. L'autorité régnante ne tenait point à être approuvée. Elle tenait uniquement à être obéie et à n'être pas jugée. Cela bien compris de tous, il en résultait un silence général sur tout ce qui appartenait au sujet défendu, tandis qu'en revanche, sur tous les autres, l'esprit des Russes se donnait carrière, et ils en avaient tant que le peuple qui se nomme volontiers lui-